

## **La Racine qui nous porte : la Réforme souffle ses 500 bougies** **4 - « Le Christus Solus cher à Martin Luther... et aux autres »**

Le texte qui suit est de la plume d'un éminent spécialiste de Luther : le professeur **Marc Lienhard**, ancien président du directoire de l'Église de la Confession d'Augbourg, d'Alsace et de Lorraine (ECAAL). Professeur émérite d'histoire du Christianisme moderne et contemporain de l'Université de Strasbourg, il est un spécialiste reconnu de Luther, tant dans le monde francophone qu'au-delà. Déjà auteur d'un *Martin Luther* en 1963, il vient de « sortir » un nouvel ouvrage, complètement revu et approfondi à l'occasion des 500 ans de la Réforme. Les lignes qui suivent sont extraites de cet ouvrage et reproduites avec l'autorisation des Éditions *Labor & Fides*.

\*\*\*

Le Christ est omniprésent dans les écrits de Luther. Cela ne nous étonne pas vraiment dans la pensée d'un théologien chrétien ! La personne du Christ constitue le noyau du nouveau Testament et elle est, pour les chrétiens, autre chose qu'un personnage historique. Elle est révélation et présence de Dieu lui-même dans une personne humaine, et donc, objet de foi. Mais, dans les écrits de Luther, la place dominante du Christ est particulièrement frappante : qu'il interprète la Bible y compris l'Ancien Testament, qu'il prêche, qu'il enseigne ou qu'il polémique, la référence au Christ est toujours centrale. Car, écrit-il, « *avoir le Christ, c'est tout avoir ; si le Christ me reste, tout me reste et peut être trouvé* » (WA23, 207, 27).

Cependant, l'omniprésence du Christ dans les écrits de Luther ne débouche pas sur un système christologique. Ces systèmes ont existé, avant Luther. Anselme de Cantorbéry (1033–1109), entendait expliquer... logiquement la nécessité de l'incarnation. Chez Luther, on retrouve plutôt un foisonnement non systématisé d'affirmations bibliques au sujet de l'œuvre et de la personne de Jésus Christ. Ainsi, il est conscient, par exemple, des différences entre l'évangile de Jean, qui insiste sur la gloire du Christ et les trois autres évangiles qui évoquent davantage son humanité et son abaissement.

Selon les textes qu'il commente ou selon les préoccupations ou les adversaires du moment, Luther pose des accents très divers tout au long de son œuvre écrite. Les premiers écrits sont ses commentaires bibliques. L'influence d'Augustin est prédominante dans le premier commentaire consacré aux Psaumes. Dans d'autres commentaires (épîtres aux Romains, aux Galates, aux Hébreux), le Christ et la justice qu'il donne aux hommes sont particulièrement soulignés. Puis, à partir de 1516, dans les thèses académiques, et encore en 1520, dans les grands écrits réformateurs, Luther oppose la Seigneurie du Christ à une Eglise qui s'arroge des pouvoirs jugés indus. Dans les écrits de spiritualité, qui jalonnent les années 1519 à 1520, c'est l'apport du Christ au croyant qui est mis en évidence.

Dans la controverse avec Carlstadt, Luther insistera sur le rôle médiateur de la Parole dans la relation du croyant au Christ, à l'encontre d'une mystique de type fusionniste. Dans son opposition à Zwingli, entre 1527 et 1529, il souligne la présence réelle du Christ, qui se lie réellement, dans son humanité transfigurée, aux éléments de la cène pour se donner aux hommes. Dans son grand Commentaire sur l'épître aux Galates des années 1530, Luther inscrit le Christ dans l'affrontement quasi cosmique entre l'Évangile et la Loi. Quand vient le Christ, Moïse doit s'en aller. Puis, dans plusieurs écrits postérieurs à 1530, Luther insiste sur la doctrine classique des deux natures du Christ, qu'il n'a jamais abandonnée, même s'il l'a interprétée et approfondie à sa manière. C'est dire, de manière sommaire bien sûr, que les accents changent selon les écrits et les circonstances, ce qui n'implique pas nécessairement des contradictions, car il y a, à nos yeux, une réelle continuité. Nous avons vu comment Luther trouve le Christ dans l'Écriture, y compris dans l'Ancien Testament. Pour ce qui est du Nouveau, le lien avec la justification par la foi focalise l'attention sur

les épîtres aux Romains et aux Galates. Mais Luther n'a pas négligé pour autant les autres écrits du Nouveau Testament. Sa préférence va à l'évangile de Jean. Il y trouve en particulier les thèmes de l'incarnation (« *Le Verbe est fait chair* »), de la révélation du Père par le Fils, de la divinité présente de façon cachée dans l'humanité, de l'importance de la foi et de la Parole, ou encore de la gloire du Christ terrestre, thème important dans le cadre de la controverse sur la cène.

Cela dit, les trois autres évangiles – les synoptiques – ne sont pas négligés. Luther y puise des descriptions très réalistes de l'existence humaine de Jésus, qu'il développe notamment dans ses prédications. Il y trouve aussi, plus que chez Jean, cette subordination au Père, du Fils, devenu homme, ses tentations et le récit de la passion. À côté de l'épître aux Romains, d'autres textes pauliniens ou attribués à Paul, comme les épîtres aux Ephésiens, aux Philippiens ou aux Colossiens ont marqué l'image que Luther s'est faite de Jésus-Christ. Deux passages, en particulier, jouent un rôle clef : l'épître aux Philippiens (ch.2 v 5 à 11) qui évoque l'abaissement et l'élévation de Jésus-Christ, et l'épître aux Colossiens (ch. 1 v 19) où « *en Christ a habité toute plénitude* ».

### **Quel Christ ?**

Précisons donc l'image que Luther s'est faite du Christ et les accents qu'il a posés. Sans hésiter, Luther s'inscrit dans la démarche de l'Eglise Ancienne (dogme de Chalcedoine de 451) qui, sur la base de l'Écriture sainte, avait proclamé que Jésus-Christ était pleinement homme et pleinement Dieu : « *Il a agi comme l'aurait fait un autre homme, il a bu, mangé, dormi, veillé, marché, il s'est tenu debout, il a eu faim, froid, chaud [...], il a vécu comme un autre homme vit devant Dieu et devant le monde* » (WA 17 II, 244,6).

Nous avons déjà relevé, par ailleurs, l'insistance de Luther sur la souffrance du Christ qui n'est pas seulement physique, mais morale, dans la mesure où il s'est senti abandonné par Dieu. Pourtant, Luther n'oublie pas, en insistant sur la faiblesse humaine du Christ, que les témoins l'appellent « *Fils de Dieu* ». Cet homme faible et souffrant qui aime les hommes, c'est Dieu lui-même qui s'approche de nous. Dieu est présent en lui : c'est une affirmation centrale, « *le grand article de la foi en la divinité du Christ* » (WA 10, I, 143, 14). « *L'humanité du Christ ne nous servirait en rien si la divinité n'y était pas incluse* » (ibid., 298,22).

[...] Tout cela pourrait devenir spéculation abstraite ou approche seulement doctrinale si le rapport n'était pas établi entre Jésus-Christ et le croyant. Il faut toujours, selon Luther, se demander ce qu'est le Christ, sa mort, sa résurrection pour moi personnellement, et ce que tout cela signifie pour mon salut. Quand Luther commente, dans le Petit Catéchisme de 1529, le deuxième article du Credo apostolique, il introduit non seulement la doctrine des deux natures, mais il débouche aussi sur la portée existentielle des affirmations christologiques : le Christ est Dieu et homme, il est Seigneur. Il précise la portée existentielle et personnelle de cette seigneurie : ... « *mon Seigneur, qui m'a sauvé, racheté et acquis, moi, homme perdu et condamné, en me délivrant de tout péché, de la mort et de la puissance du diable, non point à prix d'or ou d'argent, mais par son saint et précieux sang, par ses souffrances et sa mort innocentes, afin que je lui appartienne et que je vive dans son Royaume, pour le servir éternellement, dans la justice, l'innocence et la félicité...* » (WA 30, 1i, 295).

Luther a repris une distinction augustinienne très utilisée au Moyen Âge : elle parle du Christ comme *sacramentum* et *exemplum*. Augustin distinguait une double résurrection : d'une part, celle par laquelle l'homme ressuscite du péché à la vie nouvelle, et, d'autre part, la résurrection corporelle. Il soulignait que par sa résurrection unique, le Christ était « *sacrement et exemple* ». Chez Luther, l'expression prend un autre sens, à savoir que le Christ peut être seulement exemple pour l'homme s'il est d'abord sacrement. Cela signifie que sa mort doit se réaliser en moi et que je dois mourir avec lui, en obtenant ainsi la justice par la foi, avant de pouvoir l'imiter ou le suivre, en quelque sorte, par ma vie.

Soulignant sans cesse que le Christ est avant tout sauveur et non législateur ; Luther l'opposera souvent à Moïse. C'est en particulier dans le grand Cours sur l'épître aux Galates de 1535 qu'apparaît cette opposition entre Moïse et le Christ, entre la loi et l'Évangile. Luther va jusqu'à parler de « *l'idée pestilentielle d'un Christ législateur* » (WA 40, I, 289, 26-27). S'il est vrai que la question du salut de l'individu est au cœur des préoccupations de Luther, celui-ci a été conduit, au nom précisément d'une certaine perception du Christ et de l'unicité de son œuvre et de sa seigneurie, à s'opposer à l'Église de son temps. Cela apparaît d'abord lors de la controverse au sujet des indulgences. Luther s'oppose à la tentative de vouloir disposer du Christ et de son œuvre en s'arrogeant le droit d'accorder une remise de peine qui s'étendrait à l'au-delà.

[...] On ne peut pas parler correctement de la christologie de Luther en occultant la dimension eschatologique. Ce qui caractérise l'approche de Luther, c'est qu'il ne prend pas seulement en considération le jugement des individus mais la victoire définitive du Christ sur les puissances démoniaques qui asservissent à la fois l'individu, l'Église et le monde. Le dernier jour est jour de délivrance, de rédemption, en même temps qu'il est jour de révélation de ce qui, ici-bas, ne pouvait être perçu que par la foi. Dans une telle perspective, le croyant a tout lieu de se réjouir, et, face aux épreuves multiples qui l'assailent, de souhaiter la venue de ce jour glorieux et libérateur.